



HAL
open science

**Violence et plasticité des stéréotypes anti-judaïques et anti-hispaniques dans la seconde moitié du XVI e siècle :
Le Motu Hispaniae de Juan Maldonado (c. 1545) et la
lettre de Mister Aleyne (1596).**

Paloma Bravo

► **To cite this version:**

Paloma Bravo. Violence et plasticité des stéréotypes anti-judaïques et anti-hispaniques dans la seconde moitié du XVI e siècle : Le Motu Hispaniae de Juan Maldonado (c. 1545) et la lettre de Mister Aleyne (1596).. Rica Amran. Violence et identité religieuse dans l'Espagne des XVe au XVIIe siècle, Indigo, 2011. halshs-01093674

HAL Id: halshs-01093674

<https://shs.hal.science/halshs-01093674>

Submitted on 13 Dec 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Violence et plasticité des stéréotypes anti-judaïques et anti-hispaniques dans la seconde moitié du XVI^e siècle : Le *Motu Hispaniae* de Juan Maldonado (c. 1545) et la lettre de Mister Aleyn (1596).

Dans l'Europe du XVI^e siècle, marquée par l'émergence des États modernes, l'affirmation des différences ethniques s'accompagne le plus souvent de formulations caricaturales destinées à stigmatiser l'autre européenⁱ. Le phénomène se développe dans la première moitié du XVI^e siècle à l'occasion des guerres d'Italie qui favorisent la cristallisation d'un certain nombre d'idées reçues concernant les différentes nations européennes : les Français passent pour de bons militaires mais également pour des êtres inconstants, superficiels, incivils et impétueux, les Allemands sont réputés ivrognes, les Italiens sont considérés comme arrogants et efféminés. Quant aux Espagnols, leur gravité, leur superbe et leur cruauté tyrannique sont unanimement reconnues. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, cependant, à la faveur de la Réforme protestante et des guerres de religion, de nouveaux clivages se mettent en place, créant de nouvelles altérités. L'autre est alors non seulement un étranger mais encore un hérétique. Perçu comme une menace, tantôt réelle tantôt fantasmatique, il donne lieu à des représentations manichéennes tendant à le diaboliser. C'est à cette époque que protestants et catholiques deviennent la cible de violentes caricatures. Parmi ces derniers, ce sont les Espagnols qui sont le plus souvent stigmatisés et, fait paradoxal, ces champions de la foi sont précisément présentés comme un peuple imparfaitement christianisé « à peine sorti de l'Alcoran et de la synagogue »ⁱⁱ. Partout en Europe, les Espagnols sont vus comme des juifs ou des crypto-juifs qui se sont faussement convertis au christianisme pour imposer, sous couvert de religion, leur odieuse tyrannie. Cette vision est particulièrement présente en Espagne à l'époque de Philippe II. En effet, c'est à l'occasion de l'intervention de ce roi auprès de la Ligue, que les rivalités (affichées sous Charles Quint et nourries par les guerres d'Italie) sont rallumées et débouchent, de part et d'autre, sur une campagne de diffamation. Après 1567, la littérature hispanophobe, plus virulente, atteint également un public élargi grâce à de nombreux livrets politiques dont la diffusion est encouragée par les pouvoirs en placeⁱⁱⁱ. Dans les textes de cette campagne, les Espagnols sont représentés comme un curieux amalgame de stéréotypes : les défauts des rois d'Espagne, de leurs armées et de la politique impériale sont attribués à chaque Espagnol à titre individuel et sont représentés comme des tares inhérentes à leur race. Les insultes et les invectives s'adressent uniformément aux soldats, au souverain, aux jésuites, aux paysans aux inquisiteurs et aux navigateurs de telle

sorte que les vices supposés des uns retombent sur tous les autres. L'Espagne apparaît ainsi comme un pays qui recherche la domination impériale alors qu'il est dérisoirement pauvre. Cette pauvreté est le résultat de la paresse des habitants mais également des exactions du fisc et du Saint-Office. Sans l'or américain, l'Espagne ne serait rien. Les Espagnols sont considérés comme cruels, insolents, cupides comme leurs soldats et conquistadors, paresseux et vaniteux comme leurs paysans et *hidalgos*, hypocrites et lascifs, comme les jésuites et les juifs :

« [...] tel est le naturel des Castellans, lesquels étant issus et souillés de la race des juifs ne peuvent qu'ils ne suivent les traces de leurs prédécesseurs »^{iv}.

Le thème de l'ascendance juive est un véritable leit-motiv dans les libelles qui circulèrent à la faveur des guerres de religion et l'on qualifie les Espagnols de « relaps », de « circuncis »^v, ou encore de « demi-juifs »^{vi}. Judaïsants, vicieux et dépravés, les Espagnols apparaissent parfois comme la figure de l'anté-Christ^{vii}.

Notre propos consistera ici à illustrer la façon dont les stéréotypes anti-judaïques et anti-hispaniques eurent partie liée en France et en Espagne dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Pour ce faire, nous avons choisi de nous arrêter sur deux textes significatifs, en cela qu'ils ont été rédigés en début et fin de période et qu'ils instaurent un jeu d'images croisées de part et d'autre des Pyrénées. Nous montrerons ainsi comment l'image négative des Espagnols, perçus comme des juifs ou des crypto-juifs, est une construction dialectique qui, prenant sa source dans l'Espagne inquisitoriale, et s'étant répandue en France à la faveur des guerres de religion, regagne l'Espagne, instrumentalisée par certains de ses ressortissants. C'est en effet, en termes de jeux de miroirs qu'il conviendra d'aborder les stéréotypes mis en œuvre par des textes qui, écrits tantôt par de fidèles sujets de la Monarchie Catholique tantôt par ses ennemis, puisent néanmoins dans un fond commun d'images anti-judaïques et antiespagnoles.

Le premier document auquel nous ferons référence est le livre de Juan Maldonado, *De Motu Hispaniae*, rédigé en latin, vers 1535, pour un public d'érudits espagnols et européens^{viii}. Il s'agit d'un dialogue humaniste mettant en scène la conversation de quatre voyageurs –un Italien, un Français, un Allemand et un Espagnol– qui, s'étant liés d'amitié, devisent à propos de l'insurrection des *Comunidades* qui vient de secouer la Castille. Le propos central est émaillé de digressions qui abordent des considérations géographiques ou historiques ou encore des débats d'actualité comme le caractère des différentes nations, la question juive ou encore la réputation des médecins. Dans le passage du livre II qui nous

intéresse, le narrateur espagnol propose à ses compagnons de route de consacrer leur veillée à la défense de leurs nations respectives :

Agedum –inquam– quod superest diei expurgandis nostris regionibus iam dicemus, cessent iniuriae. (p. 112)

Consacrons –dis-je–le reste de la journée à défendre nos pays respectifs, sans tomber pour autant dans des propos offensants.

L'échange courtois mais passionné qui se produit alors permet de rappeler les défauts de chacune des nations engagées dans le débat : morgue italienne, intempérance allemande, gourmandise française. Pour ce qui est des Espagnols, c'est leur penchant pour la dissimulation et la tromperie qui est stigmatisé, considérant qu'il procède de leur ascendance juive :

Hispania profecto scaena quaedam mihi visa est, vel potius theatrum scaenis, nullus in ea visitur homo sine persona ; meri sunt omnes histriones, meri ludiones : cum alii sint aliis obvii, mercedem se, nudatis capitibus, mutuo compellant ; mercedem nescio quo significatu inculcant ridibundi : iam cum manibus pedibusque dare se oscula dicant, nihil faciunt neque, ut existimo, cupiunt minus, iam servitatem servituros ingeminant (p.116).

L'Espagne, il est vrai, m'a semblée une scène de théâtre, ou plutôt, tout un théâtre de scènes, puisqu'on n'y voit personne sans masque ; tous sont des acteurs et des histrions : lorsqu'ils se rencontrent les uns les autres, ils ôtent leur chapeau, ils se donnent mutuellement du « votre grâce » ; je ne sais quel signification ils donnent à ce « votre grâce » qu'ils glissent d'un air malicieux, lorsqu'ils disent qu'ils vous baisent les mains et les pieds, ils ne le font pas et je pense qu'ils n'ont aucun désir de le faire ; ils répètent qu'ils sont au service les uns des autres.

Les démonstrations exagérées d'amitié que les Espagnols affectionnent n'y sont pas le signe d'une civilité particulière mais plutôt la preuve de leur fausseté consubstantielle. En effet, l'hypocrisie espagnole s'enracine dans la judaïté contrariée d'un peuple qui, au-delà d'une conversion de façade, reste fidèle à sa foi :

Quod sit marrhanum nescio, taeterrimam tamen esse belluam versipellem Proteoque mutabiliorem coniecto, cuius cum moribus convenit Hispanus (p.116).

Je ne sais pas ce que signifie 'marrane', mais j'imagine que c'est une bête abominable, rouée et plus changeante que Protée dont les habitudes rappellent celles des Espagnols. [C'est un Français qui parle].

Le débat concernant les différences ethniques est de nature à introduire une digression amène sur un thème d'actualité ; en outre, il permet d'engager une réflexion à propos de la Castille —de son identité, de son image et de son rôle dans la monarchie hispanique. Le livre II du *De Motu Hispaniae* aborde, en effet, la question de la nationalité espagnole sous différents angles en rappelant non seulement qu'en Europe tous les Espagnols sont, unanimement et abusivement, présentés comme des marranes, mais également que tous les habitants de la

péninsule ibérique y sont considérés comme des Castillans. Il convient de signaler à ce propos que *De Motu Hispaniae* est l'un des premiers récits de la révolte de 1520 et l'un des rares à présenter une version équilibrée des événements, le but de l'auteur étant d'œuvrer pour la réconciliation des deux Castilles qui venaient de s'entredéchirer. Pour ce faire, l'ouvrage entend réconcilier le futur Philippe II avec ses sujets castillans de façon à parfaire l'hispanisation de la dynastie Habsbourg. Il est significatif, à ce titre, que le livre, longtemps inédit (sans doute à cause de sa sympathie affichée à l'égard des rebelles), ait été publié en 1545 et adressé au prince Philippe, pendant sa période de formation politique. Il s'intègre dans un projet historiographique qui, en se combinant à d'autres mesures telles que l'adoption de l'étiquette castillane en lieu et place de la bourguignonne, était destiné à faire de l'héritier de la monarchie hispanique un véritable roi castillan, à l'opposé de son père Charles Quint, combattu pour cette raison par les *comuneros*^{ix}.

L'évocation des Espagnols faite par l'interlocuteur français est sans complaisance et commence par rappeler que les habitants de la péninsule ibérique sont considérés à l'étranger comme des crypto-juifs. Le terme employé, marrane, est particulièrement stygmatisant puisqu'il s'agit d'une très grave insulte dont l'usage était prohibé par la législation des royaumes péninsulaires^x. Le point de vue reproduit dans le dialogue de Maldonado correspond aux préjugés hispanophobes qui avaient cours en France où, pour des raisons commerciales et politiques, un mouvement de réaction très violent contre les étrangers originaires des pays du sud s'était dessiné au cours des vingt-cinq dernières années du XVI^e siècle. Cette réaction opérait une confusion entre Espagnols et Portugais, d'une part, et crypto-juifs et néo-chrétiens, de l'autre^{xi}. Le reproche de judaïsme était souvent adressé à l'Espagne et il se traduisait vulgairement par le terme de marrane par lequel on désignait à la fois les communautés converses établies en France, mais encore leur monarque ou, plus largement, tous les Espagnols. Le mot *marrano* est d'origine péninsulaire : en Espagne, il fut appliqué dès le XIII^e siècle aux juifs et aux musulmans qui se convertirent au christianisme ; il se répandit au XV^e siècle dans le contexte des violentes campagnes de conversion menées par saint Vincent Ferrier ; sous les Rois Catholiques, le terme devint courant pour désigner de façon injurieuse des convertis que les chrétiens espagnols percevaient comme des simulateurs^{xii}.

À travers son *alter ego* littéraire, le pèlerin espagnol, Juan Maldonado propose une réfutation de l'amalgame Espagnol-marrane ; celle-ci se fonde sur des arguments étymologiques et historiques.

L'étymologie du terme est douteuse encore de nos jours. Le *Tesoro de la lengua castellana o española*, dictionnaire de 1611, proposait la définition suivante de *marrano*:

Es el rezién convertido al christianismo, y tenemos ruin concepto dél por averse convertido fingidamente.

C'est un converti récent au christianisme dont nous avons la plus détestable opinion car c'est insincèrement qu'il s'est converti.

Ce même dictionnaire précisait que *marrar* signifiait manquer^{xiii}. C'est cette même étymologie que propose Juan Maldonado dans une annotation marginale de son texte :

Hi pseudochristiani, paternis legibus clam indulgentes, marrhani merito sunt vocanti. Marrare in nostra lingua deviare aberrareque est. (p. 118)

Ces faux-chrétiens, qui pratiquaient en secret les lois paternelles, furent appelés avec justesse marranes. *Marrar* en notre langue veut dire sortir du droit chemin et se tromper.

Mais il propose, dès la phrase suivante, une deuxième piste :

Maranathaque Dominus venit interpretatur et in conversos ad Christum ex iudaismo ab Hispania usurpatum est. (p. 118)

Maranatha veut dire « le Seigneur vient » et le terme fut utilisé par les Espagnols pour désigner les judéo-convers.

Quelques lignes plus loin, il explique que, selon lui, le terme, *Maranatha*, d'origine syrienne, convient particulièrement aux juifs parce qu'ils attendent encore la venue du Messie :

Cum igitur marrhanum a maranhata syro vocabulo tractum sit, quod Dominus venit interpretatur et in conversos e Iudaeis maxime quadret, eo quod Christum non venisse crediderunt creduntque non nulli[...] (p. 120).

Marrane procède du terme syrien *maranatha*, qui se traduit par « le Seigneur vient » et il convient très bien aux juifs qui crurent que le Christ n'était pas venu comme le croient encore certains [...].

Après avoir rappelé le sens du terme, Juan Maldonado entreprend de démontrer qu'il est injuste de tenir les Espagnols pour des crypto-juifs car ils combattent l'hétérodoxie avec la plus grande des fermetés. La création de l'Inquisition Moderne et la sévérité des actions menées à l'encontre des déviants prouve l'énergie avec laquelle les Espagnols poursuivent les faux chrétiens. Dès lors, il est absurde, selon lui, d'appeler les persécuteurs des marranes du nom de leurs victimes. En revanche, et à l'opposé, Italiens et Allemands sont très permissifs à l'égard des juifs et des judéo-convers puisqu'ils tolèrent sur leur sol des synagogues et recrutent dans leurs armées des soldats juifs. Ce laxisme a d'ailleurs favorisé l'apparition du

luthéranisme en Allemagne et de mœurs sexuelles dépravées en Italie, comme l'indique, non sans ironie, Maldonado :

Et ii boni milites, si Deo placet, Hispanum vocabunt marrhanum, quia dubiis christianis, hoc est, ipsis marrhanis non parcat. Sic igitur habetote quos vulgus in Hispania vocabat marrhanos ab igne fiscoque plerosque fuisse depastos et, si qui remanent, diu non posse latere ; sed quis neget haec, qui norit pseudochristianis et catamitis nullam in Hispania fidem diu posse manere, quam not demoliantur censores, quam non ignis absumat ? Quod quidem si fieret apud vos, nuetiquam profecto infamia turpi laboraret Italia neque tam facile Lutherus infecisset Germaniam. Verum ludicra iam omittamus (p.121-122).

Et ces bons soldats, s'il plaît à Dieu, traiteront les espagnols de marranes parce qu'ils ne respectent pas les chrétiens douteux, c'est-à-dire les marranes. Ainsi donc, sachez que ceux-là que le vulgaire appelle en Espagne marranes ont fini consumés par le feu et le fisc et que s'il en reste un il ne pourra pas se cacher longtemps. Mais est-ce que cette chose peut être contestée lorsque l'on sait qu'en Espagne ni les faux chrétiens, ni les homosexuels ne peuvent avoir de garanties de ne pas être annihilés par les inquisiteurs et consumés par le feu ? Si vous faisiez cela, en aucune façon l'Italie ne se verrait plongée dans une honteuse infamie pas plus que Luther n'aurait infesté si facilement l'Allemagne.

Le texte retourne d'ailleurs l'accusation contre les Italiens et les Allemands, en liant la déviance sexuelle des premiers et l'hétérodoxie des seconds à leur laxisme religieux et à leur fréquentation complaisante des juifs. Loin de condamner l'action du Saint Office, Juan Maldonado va même jusqu'à souligner son rôle déterminant en faveur de l'orthodoxie. La violence religieuse se trouve non du côté des Espagnols mais de ceux qui les accusent à tort pour dissimuler leurs propres errances.

Le second document auquel nous nous référerons est une lettre manuscrite adressée le 28 avril 1596, à Philippe II par un jeune espion anglais, Mister Godfrey Aley^{xiv}. La missive est rédigée depuis la ville de Guise, pendant le siège de Calais. L'auteur du courrier est un agent double : secrétaire d'Antonio Pérez et allié comme celui-ci de la cause franco britannique, il n'hésite pas à trahir son camp en vendant à Philippe II des informations à propos des décisions secrètes prises en conseil. La missive comporte deux volets. Dans une première partie, que nous n'étudierons pas ici, l'informateur Aley^{xiv} révèle les pourparlers engagés entre la France, l'Angleterre et les Turcs en vue d'une alliance défensive contre l'Espagne. Dans une seconde partie, G. Aley^{xiv} exprime une requête en faveur du sergent Montoya, soldat espagnol qui s'est chargé de faire parvenir le courrier en Espagne. C'est ce deuxième passage qui retiendra notre attention car la stratégie mise en œuvre par Mr. Aley^{xiv} pour attirer les grâces de Philippe II sur Montoya, consiste à opposer sa fidélité à la trahison d'Antonio Pérez^{xv}. La missive relate une confrontation, sans doute imaginaire, entre les deux hommes dans le but de souligner les qualités de Montoya. Par comparaison avec l'ancien secrétaire d'État, condamné à mort pour crime de lèse-majesté avant de trouver refuge chez

les ennemis de la Monarchie Catholique, le sergent se transforme au fil du récit en modèle de fidélité. Plus que l'apologie de Montoya, c'est le portrait très négatif d'Antonio Pérez qui intéresse notre propos pour deux raisons. D'une part la description de Pérez témoigne de la forte prégnance en France des stéréotypes antiespagnols ainsi que de la façon dont la veine anti-hispanique se nourrit de préjugés anti-judaïques. D'autre part, et par un curieux retournement de situation, le portrait de Pérez reflète le succès d'un discours antiespagnol dont il est lui-même l'un des principaux artisans (même s'il convient de noter qu'il ne développe pas la thématique raciale). En effet, en cette fin de XVI^e siècle, les argumentaires antiespagnols sont pour partie alimentés par les dissensions surgies au sein de la monarchie hispanique. Entre 1580 et 1600, les libraires français diffusent des allégations hostiles à la Monarchie Catholique provenant de trois sources : les milieux des partisans d'Antoine, prieur de Crato, prétendant malheureux à la succession portugaise, Bartolomé de las Casas dénonçant les exactions commises en Amérique et Antonio Pérez, secrétaire d'État de Philippe II, déchu et réfugié en France^{xvi}. Ce personnage servit à cristalliser à travers sa trajectoire et ses écrits (*Relaciones* et *Aforismos*) les preuves à charge que les propagandistes d'Henri IV tentaient de réunir contre l'Espagne vers 1590. Les persécutions endurées par l'ancien secrétaire et ami de Philippe II prouvaient que ce dernier n'était qu'un tyran qui n'hésitait pas à se placer au dessus des lois (en particulier aragonaises) et à utiliser le faux prétexte de la religion pour assouvir son désir de vengeance^{xvii}. C'est ainsi que Philippe II avait fait monter de toutes pièces un procès inquisitorial contre Pérez, seul moyen de faire arrêter un innocent^{xviii}. Dans la missive qui nous occupe, un certain nombre de stéréotypes anti-hispaniques consolidés grâce aux écrits de Pérez réapparaissent mais ils sont cette fois retournés contre leur auteur et utilisés par un « allié » de l'Espagne. Le texte offre ainsi l'exemple d'une réappropriation de la matière antiespagnole par un Anglais au service du roi d'Espagne.

Avant de délivrer les portraits complémentaires du 'bon Espagnol' (Montoya) et du 'mauvais Espagnol' (Pérez), la lettre s'attache à insérer l'anecdote dans le contexte contemporain de l'affrontement, en terres françaises, des troupes de Philippe II et d'Henri IV.

[...]El hombre que lleva esta carta es un español llamado el sargento Juan de Montoya que servía en la guarnición de españoles que estaban en París cuando el Rey entró en aquella villa y se hallaba tan malo que no pudo seguir su gente y dejándole sus capitanes encomendado en una casa de un francés hombre de quien fue bien tratado y cuando por espacio de un año sin poder ir a buscar los suyos y al cabo habiendo sanado y yendo camino de la Fera fue preso en la floresta de Vileres de gente del Almirante de Francia y fue llevado a Roán [...] Viniendo en este tiempo Antonio Pérez de Inglaterra pasó por la villa de Roán y habiéndole hecho el

almirante un festín se habló sobre comida de los españoles y de como tenía un prisionero español. Antonio Pérez le pidió con encarecimiento, el Almirante se le dio y él le puso una cadena de hierro y le hizo llevar en un carro a París con su bagaje [...].

L'homme qui porte cette lettre est un sergent espagnol qui a pour nom Juan Montoya ; il servait dans la garnison d'Espagnols qui se trouvaient à Paris lorsque le Roi [Henri IV] y fit son entrée mais il était si malade à ce moment-là qu'il ne put suivre ses gens de telle sorte que ses capitaines le laissèrent chez un Français qui était un honnête homme et prit soin de lui. Après une année passée à ne pouvoir rejoindre les siens et une fois guéri, il se mit en route vers La Fère mais, chemin faisant, dans la forêt de Villers, il tomba entre les mains des hommes de l'Amiral de France et fut conduit à Rouen [...]. Or il advient qu'en ce temps-là, Antonio Pérez, qui arrivait d'Angleterre, passa par Rouen où l'Amiral lui offrit un festin à l'issue duquel on en vint à parler des Espagnols et du prisonnier espagnol qu'il avait fait. Antonio Pérez le lui demanda instamment de telle sorte que l'Amiral le lui donna et Pérez lui passa une chaîne en fer et le fit amener en charrette à Paris, avec ses propres bagages.

Le récit renvoie à de nombreux faits historiques qui rendent la rencontre vraisemblable. Le contexte est celui de la guerre qui oppose sur le sol français et depuis un an, Henri IV et Philippe II. S'inscrivant dans ce cadre spatio-temporel, les faits relatés sont avérés : Antonio Pérez arriva à Dieppe, en provenance d'Angleterre le 2 août 1595. De là, il gagna Rouen où il fut reçu avec magnificence par le duc de Montpensier. Henri IV, qui se trouvait alors en Franche-Comté, lui écrivit pour l'inviter soit à s'installer à Rouen, soit à gagner Paris où le prince de Conti ou Schomberg le recevraient. Pérez opta pour cette deuxième solution et arriva avec son escorte à Paris le 10 septembre^{xix}. C'est à cette époque, et contre l'avis de Villeroy, que Pérez fut nommé conseiller par Henri IV. Cette nomination explique qu'il ait pu participer, avec son secrétaire Aleyn, au Conseil d'État tenu par le Roi après la prise de Calais (conseil dont la première partie de cette missive est un compte-rendu).

Cependant, et en dépit de la véracité de ces faits et de leur chronologie, l'anecdote semble inventée de toutes pièces dans une visée apologétique. En effet, le sergent Montoya est représenté comme un soldat que sa loyauté transforme en martyr de la cause espagnole. Pour expliquer sa présence derrière les lignes ennemies, le texte évoque une maladie grave l'empêchant de quitter Paris en même temps que ses compagnons d'armes (le 22 mars 1594). Une fois guéri et alors qu'il tente de rejoindre les Espagnols qui occupent La Fère^{xx}, il est emprisonné par l'Amiral de France qui le mène à Rouen. Le récit de la rencontre de Montoya et de Pérez permet à Aleyn d'ébaucher deux portraits contradictoires où Pérez sert de faire-valoir à Montoya. Soldat valeureux et intègre, le sergent Montoya est l'exact opposé de Pérez, traître à sa patrie, blasphémateur, fanfaron, cruel et juif.

[...]y habiendo llegado allá [París] le hizo clavar la cadena con un clavo en la pared como si fuese un perro y cada mañana le hacía salir y con un paje inglés a hacer todos los humildes oficios en que se pudiese ocupar un esclavo y cuando el dicho Pérez venía de dar vuelta a la villa entraba dentro de la cámara donde Montoya estaba arrestado y comenzaba a decir mal

de su Rey y de los suyos y viendo esto el dicho Montoya por defender a su Majestad y su partido le comenzó a responder que no tenía que hablar en aquello pues el menor de los criados del Rey era más hombre de bien que él, y el dicho Antonio Pérez puesto en cólera decía que él daría en que entender al rey y tomando un bastón le cargaba de palos y coces y puñadas hasta dejarle por muerto casi dos veces por día y fue la postrera vez en la villa de Guisa a 28 de abril y habiendo el Rey embiado a llamar al dicho Antonio Pérez para tratar en consejo de lo que harían contra la presa de Calés y el dicho Antonio Pérez de coraje que tenía escupió en el rostro de Montoya diciéndole que iba a Calés para hacer tajadas de todos los españoles y quemarles y que si el rey de España allí estuviera le hiciera lo mismo a que le respondió Montoya que no se espantaba de que le escupiese en el rostro pues sus parientes escupieron en el rostro de Nuestro Señor, pero que el Rey de Francia ni él no bastarían para hacer lo que él decía y que a él que estaba atado a una cadena le podría hacer morir mas no que no respondiese por su rey y por su patria. Con el enojo de lo cual le trató Antonio Pérez de manera con mucha rabia y coraje que le dejó por muerto blasfemando y jurando que a la vuelta le había de hacer ahorcar.

[...] une fois parvenu à Paris, il fit clouer sa chaîne au mur comme s'il était un chien et tous les matins il le faisait sortir avec un page anglais pour l'obliger à s'acquitter de tous les humbles offices réservés aux esclaves ; lorsque Pérez rentrait de ses promenades dans Paris, il s'introduisait dans la pièce où Montoya était aux arrêts et il commençait à médire du son Roi et de ses compatriotes. Voyant cela, Montoya, pour défendre son roi et ses compagnons, commençait à répliquer que lui, Pérez, n'avait pas son mot à dire puisque le moindre des serviteurs du Roi était plus honnête homme que lui. Ce à quoi, Antonio Pérez, hors de lui, rétorquait qu'il ferait entendre raison au Roi et, prenant une canne, il le rouait de coups de bâton, de pieds et de poings jusqu'à le laisser pour mort. La scène se reproduisait deux fois par jour et la dernière fois ce fut le 28 avril dans la ville de Guise, lorsque le Roi fit appeler Antonio Pérez pour traiter en conseil ce qu'il convenait de faire à propos de la prise de Calais et que le dénommé Antonio Pérez, mu par la colère que lui inspirait la situation, cracha au visage de Montoya en lui disant qu'il se rendait à Calais pour y débiter en tranches tous les Espagnols et pour les faire périr par le feu et que si le Roi d'Espagne s'était trouvé présent, il lui aurait réservé le même sort. Ce à quoi Montoya répondit qu'il ne s'étonnait pas de ce que Pérez lui crachât au visage puisque ses parents avaient craché au visage de Notre Seigneur mais que ni le roi de France, ni lui, n'étaient de taille à accomplir les menaces qu'il venait de proférer ; qu'il pouvait bien le faire mourir, lui qui était rivé à cette chaîne, mais qu'il ne parviendrait pas à l'obliger à trahir son Roi et sa patrie. En entendant ces mots, la colère d'Antonio Pérez fut telle qu'il le traita avec emportement et rage, le laissant pour mort, blasphémant et jurant qu'à son retour il le ferait pendre.

Le portrait de Pérez qui se dégage de ce paragraphe renvoie à la réputation sulfureuse acquise par le réfugié politique. Au fil de dix ans de procédures contentieuses, s'étant traduites par de nombreux procès, une série d'accusations avaient entaché sa réputation : homme aux mœurs dissolues, opportuniste et vénal, il était, entre autres, l'assassin de Juan Escobedo. Le Saint-Office l'accusait de blasphèmes et de propos hérétiques et le considérait comme descendant de juifs. En Angleterre, où il avait été accueilli favorablement, la reine évitait tout contact avec lui et le nommait *the Spanish traitor*^{xxi}. Mais avant tout la description coïncide avec l'image de l'Espagnol cruel et dépravé tirée des livrets et pamphlets antiespagnols. Comme les conquistadors en Amérique et les troupes espagnoles en Europe, l'ancien secrétaire y tyrannise son ennemi et réduit sa victime à une servitude qui l'apparente à une bête (les termes « chien » et esclave » sont employés) ; la chaîne en fer fixée au mur, le travail forcé, les insultes et les coups renvoient à la cruauté légendaire des Espagnols se réjouissant de

l'humiliation de leurs ennemis. Le sadisme de Pérez rappelle celui des sataniques inquisiteurs de la légende noire ; comme eux, il s'acharne contre une victime innocente qu'il laisse croupir au fond d'un cachot lugubre. L'évocation du sergent Montoya ferré n'est pas sans rappeler la gravure qui deux ans plus tard ornera la troisième édition des *Relaciones*^{xxii}. Comme cette illustration, qui représente des fers et des chaînes se détachant dans la pénombre d'un cachot, la représentation de Montoya évoque, l'arbitraire et la tyrannie hispaniques. Tirées d'un fond commun, les mêmes images sont utilisées au service de causes contradictoires. Un autre trait typiquement espagnol de Pérez est sa superbe caricaturale. Son entrée dans Paris est une parodie de triomphe et il est révélateur que son seul trophée, en cette occasion, soit un obscur compatriote qu'il n'a pas même vaincu les armes à la main. Tel l'Espagnol vaniteux et vantard des Rodomonts^{xxiii}, Antonio Pérez n'hésite pas à proférer des menaces aussi hyperboliques que vaines : il dit vouloir se rendre à Calais pour éventrer, brûler et exterminer tous les Espagnols ; il feint même de vouloir en découdre avec Philippe II, lui-même. D'autre part, Pérez est évoqué dans la lettre en parfait descendant du peuple déicide puisque le texte le représente crachant à la face du Christ. La page n'est d'ailleurs pas sans rappeler les accusations de profanation d'hostie qui étaient depuis le XIII^e siècle imputées aux juifs et qui présentaient toujours le même schéma : un juif se procure frauduleusement une hostie, il la roue de coups et la poignarde, du sang coule, le Juif est pris et exécuté^{xxiv}. En effet, l'évocation de Pérez se nourrit des accusations religieuses qui pesaient traditionnellement contre les juifs et qui faisaient d'eux un peuple de déicides ayant, non seulement participé à la crucifixion du Christ mais également capables de répéter cette passion au moyen de meurtres rituels^{xxv}. Les mauvais traitements infligés à Montoya, et dont Pérez menace le roi d'Espagne, sont une actualisation de la passion christique. Judaïsant et dépravé, l'ancien secrétaire d'État incarne, comme les juifs depuis les XIV^e et XV^e siècles, non seulement l'Etranger, l'Ennemi mais encore l'Antéchrist.

La représentation violemment anti-judaïque et anti-hispanique de Pérez est d'autant plus intéressante que contrairement aux apparences, le passage qui nous intéresse n'a probablement pas été écrit par l'Anglais, Aleyn, mais bien par des ressortissants de la péninsule ibérique. En effet, nous avons démontré ailleurs que le document est un montage de deux lettres écrites par deux personnes distinctes à deux moments différents^{xxvi} : la première partie, rédigée en 1595, est de Godefrey Aleyn, la seconde, composée le 28 avril 1596 est signée par les fils de don Antoine prieur de Crato, l'ancien prétendant au trône du Portugal qui

venait de mourir en France où il vivait en exil^{xxvii}. Les fils de don Antoine sont les véritables protagonistes et bénéficiaires de la missive : en tricotant ensemble les secrets de l'informateur Aleyn et les aventures de Montoya, ils entendent démontrer qu'ils ont changé de camp et qu'ils prennent une part active au service du roi d'Espagne. Pour nous en convaincre, lisons l'épilogue de l'aventure narrée par Aleyn :

[...] Ido Antonio Pérez, los dos hijos de Monseñor don Antonio me pidieron que yo diese libertad a Montoya y así lo hice rompiendo la cadena y también una ventana para decir que por allí se había ido. Cierto él merece mucho por lo mucho que ha padecido en esta prisión por su Rey y por su Patria y así os lo encomiendo, Sire [...].

[...] Une fois Antonio Pérez parti, les deux fils du Seigneur don Antonio me [à Mr Aleyn] demandèrent de libérer Montoya, ce que je fis en brisant la chaîne mais également une fenêtre afin de pouvoir prétendre qu'ils s'étaient évadés par là. Il est certain que cet homme mérite une récompense à la hauteur des souffrances endurées pour son Roi et sa patrie au cours de son arrestation et c'est pour cette raison que je vous le confie, Sire [...].

L'initiative de l'évasion du soldat espagnol revient aux fils d'Antoine de Crato, qui se distinguent par leur détermination et leur fidélité à la Monarchie Catholique. Montoya n'est plus le seul bénéficiaire de la lettre de recommandation que nous avons sous les yeux ; celle-ci est aussi un plaidoyer en faveur des fils du prétendant portugais. Or ceux-ci se trouvaient dans une situation difficile sur le plan financier puisqu'à la mort de leur père, la pension versée par Henri IV, devait désormais être attribuée à Antonio Pérez, également protégé du roi de France. Privés de leur source de revenus, les deux Portugais semblent tout à la fois désireux de se venger de Pérez et de rentrer en Espagne où le témoignage de Mister Aleyn en leur faveur devait servir de sauf-conduit et de recommandation :

[...] Hay dos hijos de don Antonio en la villa de París, tan pobres que no tienen de qué vivir porque su padre los ha dejado muy empeñados; y por tanto suplican muy afectuosamente a Vuestra Majestad haya compasión y piedad de ellos y les envíe su perdón general para ellos y su gente que son aficionados a servir y perder la vida por Vuestra Majestad y no gastarla en servir al Rey de Francia; y ellos y su gente, en número de cincuenta o setenta buenos soldados, suplican les enviéis su perdón y medios para venir y traer el cuerpo de su padre, para ponerle en tierra de España, con que se pondrá en paz todo el Reino porque acaben de creer que es muerto; y Vuestra Majestad hará obra de misericordia y Dios, por su gracia, le dará la victoria contra todos vuestros enemigos [...].

[...] Il y a en cette ville de Paris deux fils de don Antoine, si pauvres qu'ils n'ont pas de quoi vivre car leur père les a laissés for endettés et pour cette raison ils supplient affectueusement Votre Majesté d'avoir pitié d'eux et de compatir à leur sort et de leur concéder, ainsi qu'à leurs gens, une amnistie générale car ils sont prêts à servir Votre Majesté de leur vie car cette vie, ils ne souhaitent pas la perdre au service du Roi de France de telle sorte qu'avec leur compagnie de 50 à 70 bons soldats, ils vous supplient d'envoyer votre pardon et des moyens pour ramener le corps de leur père afin de l'ensevelir en Espagne. Par cette mesure, le royaume recouvrera la paix car l'on finira de se persuader de la réalité de sa mort et votre Majesté fera œuvre de miséricorde et Dieu le récompensera de cette bonne action en vous donnant la victoire sur tous vos ennemis [...].

Il convient de rappeler que don Antoine et Antonio Pérez avaient été précédemment compagnons d'exil et que, depuis l'Angleterre, ils avaient probablement comploté ensemble

contre Philippe II^{xxviii}. Les deux hommes étaient réputés faire cause commune et leurs noms servaient d’enseigne à ceux qui entendaient résister à la toute puissance castillane, depuis les territoires périphériques de la Monarchie Hispanique (Portugal, Aragon...). Ainsi, lorsque le *Traicté paraenétique* —livre qui entendait rétablir la mémoire et les droits d’Antoine Crato— parut en France en 1597, il s’inscrivait dès la préface dans le sillage de la version anglaise des *Relaciones* d’Antonio Pérez :

Sire, après les réuoltes d’Aragon, desquelles fait mention Raphael Pélerin [pseudonyme de Pérez] en son livre *Pedaços d’historia* et comme ie contractai amitié avec certains gentilshommes Aragonnois et autres Espagnols (non Castellans [...])^{xxix}.

En accablant Pérez, les fils de don Antoine tentent de recouvrer les bonnes grâces du souverain espagnol. Leur utilisation de l’image négative de Pérez et des stéréotypes anti-hispaniques est d’autant plus intéressante ici que Pérez et don Antoine, qui ont contribué à forger et à répandre ces stéréotypes en France, partageaient en Espagne une même réputation de traîtres, de mauvais chrétiens et de juifs^{xxx}. Ce sont là les insultes convenues utilisées de part et d’autre pour stigmatiser l’ennemi, mais il est intéressant d’observer à quel point ces images sont réversibles au point que le discours anti-judaïque, né en Espagne, finit par se retourner contre les catholiques espagnols eux-mêmes. Ceux-ci, en effet, utilisent à l’occasion les stéréotypes anti-hispaniques et les injures anti-judaïques issues de la plume des propagandistes d’Henri IV en les retournant contre leurs propres compatriotes et coreligionnaires.

Paloma BRAVO

ⁱ Nous empruntons l’expression à Jean DUFOURNET, Adelin Charles FIORATO, Augustin REDONDO, *L’image de l’autre européen (XV^e-XVII^e siècles)*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1992, ouvrage que nous suivons ici ainsi que et Jean-François DUBOST, « Les stéréotypes nationaux à l’époque moderne (vers 1500-vers 1800) », *Mélanges de l’École française de Rome. Italie et Méditerranée*, t. 111, n° 2, 1999, p. 672.

ⁱⁱ *L’Antiespagnol et exhortation de ceux de Paris qui ne se veulent faire Espagnols : à tous les François de leur party, de se remettre en l’obeissance du roy Henry 4. & de se delivrer de la tyrannie de Castille* [S. l.], 1593. Attribué à Antoine Arnauld ou à Michel Hurault, p. 34.

ⁱⁱⁱ À propos de cette inflation de pamphlets voir : Michel BAREAU, *L’Univers de la satire antiespagnole en France de 1590 à 1660*, Paris, thèse doctorale, 1969, p. 10-15 et Ricardo GARCÍA CÁRCEL, *La leyenda negra. Historia y opinión*, Madrid, Alianza editorial, 1992, p. 48.

^{iv} *Traicté paraenétique. C’est à dire exhortatoire...Par vn Pélerin Espagnol, battu du temps, et persécuté de la fortune*, Aux: s. éd., 1597, fol. 97 v. et 98 r.

^v *Discours contenant les moiens...*, s. l., s. i., 1594, p. 4.

^{vi} *L'Antiespagnol...*

^{vii} Christian DESPLAT, « Aspects du sentiment anti-espagnol au début du XVII^e siècle », *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, t. IV, n^o série (1969), p. 97-99.

^{viii} Pour une édition récente du texte latin et de sa traduction en espagnol, Juan MALDONADO, *De Motu Hispaniae/ El levantamiento de España*, trad., éd, notes de María Ángeles DURÁN RAMAS, Madrid, Centro de Estudios Constitucionales, 1991. Nous étudions en particulier les pages 113 à 123. Les questions relatives à la datation du texte sont abordées de façon convaincante aux pages 11 et 18 de l'introduction.

^{ix} Heliodoro GARCÍA GARÍA, *El pensamiento comunero y erasmista de Juan Maldonado*, Madrid, 1983 et José Luis Gonzalo SÁNCHEZ MOLERO, « Felipe II, *princeps hispaniarum* : la castellanización de un príncipe habsburgo (1527-1547) », *Manuscrits* 16 (1998), p. 82.

^x Sur ce point I. S. REVAH, *Des marranes à Spinoza*, Paris, Vrin, 1995, p. 30-31.

^{xi} Jules MATHOREZ, « Notes sur les espagnols en France depuis le XVI^e siècle jusqu'au règne de Louis XIII », *Bulletin hispanique*, T. XVI, n^o 3, juillet-septembre 1914, p. 343-347.

^{xii} Henry MÉCHOULAN, *Les juifs du silence au siècle d'or espagnol*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 10-11.

^{xiii} Sebastián de COVARRUBIAS dans son dictionnaire, *Tesoro de la lengua castellana o española*, écrit à propos de « marrar » : “Es faltar ; vocablo antiguo, del qual por ventura (sin embargo de lo dicho) vino el nombre de marrano del judío que no se convirtió llana y simplemente [...]”.

^{xiv} À propos de ce document voir également : Paloma BRAVO, “El estereotipo del español cruel a finales del siglo XVI: un ejemplo de la utilización política de la imagen de Antonio Pérez”, Jacqueline COVO dir., *Los poderes de la imagen*, Lille, col. “Travaux et Recherches”, 1998, p. 185-195. La lettre peut être consultée aux Archives Nationales de France à Paris qui conservent une microfiche à la cote 21 Mi 182 (anciennement K 1598 y B 84). L'original, composé de la version française de la missive et de sa traduction officielle à l'espagnol, a été restituée à l'Archivo General de Simancas. Gregorio MARAÑÓN, propose un large extrait de la lettre dans son *Antonio Pérez (el hombre, el drama, la época)*, Madrid, Espasa-Calpe, 1977 (9^a edición), vol. II, p. 851-852.

^{xv} Sur Antonio Pérez voir, par exemple: Gregorio MARAÑÓN, *Antonio Pérez...*, Antonio PÉREZ GÓMEZ, *Antonio Pérez, escritor y hombre de estado*, Cieza, "...la fonte que mana y corre...", 1959 et Gustav UNGERER, *A Spaniard in Elizabethan England : The correspondance of Antonio Pérez's exile*, Londres, Tamesis Books, 1975.

^{xvi} Sur la contribution d'Antonio Pérez à la légende noire anti-hispanique voir, Jean-Frédéric SCHAUB, *La France espagnole. Les racines hispaniques de l'absolutisme français*, Paris, Seuil, 2003, p. 144 ; Adrian BLAZQUEZ et Christian DESPLAT, *Henri IV. Antonio Pérez. La légende Noire Espagnole*, Bilbao, CAIRN, 2001, p. 210 et Paloma BRAVO, « la légende noire et la vision des Espagnols par Antonio Pérez à la fin du XVI^e siècle », in J. DUFOURNET, A. Ch. FIORATO, A. REDONDO dir., *L'image de l'autre européen ...*, p. 159-168.

^{xvii} Pour l'étude des écrits de Pérez, voir entre autres nos articles : « L'État aragonais, un exemple de circulation de modèles conceptuels entre l'Espagne et Amsterdam » in M. BLANCO-MOREL et M. F. PIÉJUS dir., *Les Flandres et la culture espagnole et italienne aux XVI^e et XVII^e siècles*, Lille, Université de Lille 3, “Travaux et recherches”, 1998, p. 69-81 ; « Las Relaciones de Antonio Pérez, un texto en movimiento » in J. MARTÍNEZ MILLÁN dir., *Felipe II (1527-1598) Europa y la monarquía católica*, dir., Madrid: Editorial Parteluz, 1998, t. IV, p. 11-24 ; « Presencia y función de las paradojas en los aforismos de Antonio Pérez » in Giuseppe GRILLI et Augustin REDONDO éd., *Le paradoxe entre littérature et pouvoir en Espagne (XVI^e et XVII^e siècles)*, Paris-Naples, Publications de la Sorbonne et de l'Institut Oriental, 2002, p.55-73 et « Maniérisme et littérature politique en Espagne au tournant des XVI^e et XVII^e siècles : de la pertinence de l'épithète 'maniériste' rapportée à l'œuvre d'Antonio Pérez » in Didier SOUILLER éd. *Maniérisme et Littérature* [à paraître]

^{xviii} Sur les démêlés de Pérez avec l'Inquisition, voir les excellentes mises au point d'Isabel MARTÍNEZ NAVAS, « Proceso inquisitorial de Antonio Pérez », *Revista de la Inquisición*, Madrid, 1992, n^o1, p. 142-250 et de Joaquín PÉREZ VILLANUEVA, « Un proceso resonante », *Historia crítica de la Inquisición en España y*

América, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, Centro de Estudios Inquisitoriales, 1984, p. 842-876 ou encore Paloma BRAVO, « Un secrétaire d'Etat contre le Saint-Office : le procès inquisitorial d'Antonio Pérez (1591-1592) », Rica AMRAN dir., *Autour de l'Inquisition*, Université de Picardie, Indigo et Côté Femmes éditions, 2002, p. 179-194.

^{xix} G. MARAÑÓN, *Antonio Pérez...*, II, p. 652.

^{xx} Le siège de la Fère, tenue par les Espagnols, commencé en 1595 fut levé le 16 mai 1596.

^{xxi} Pour l'exil de Pérez, G. MARAÑÓN, *Antonio Pérez...*, II et Gustav UNGERER, *A spaniard...*

^{xxii} Antonio PÉREZ, *Relaciones de Antonio Pérez Secretario de Estado, que fue, del Rey de España Don Phelippe II. deste nombre*, Paris, s. i, 1598.

^{xxiii} *Les rodomontades Espaignolles* de Pierre de BOURDEILLE, Seigneur de Brantôme sont traduites en espagnol: *Bravuconadas de los españoles*, ed. de Pío MOA, Barcelona, ediciones Áltera, 2002.

^{xxiv} Gilbert DAHAN, « Quelques réflexions sur l'antijudaïsme chrétien au Moyen Âge », *Histoire, économie et société*, 1983, 2^e année, n° 3, p. 360.

^{xxv} G. Dahan, « Quelques réflexions... », p. 359. Ces accusations circulent dès 1141 avec l'affaire William de Norwich. Voir aussi : Julio CARO BAROJA, *Los judíos en la España Moderna y Contemporánea*, Madrid, Istmo, 1978, I, p. 104.

^{xxvi} Pour une démonstration complète sur ce point, voir notre article « El estereotipo del español cruel... », p. 192-194 et G. UNGERER, *A Spaniard...*, p. 5-6.

^{xxvii} Au Portugal après la mort du Cardinal Henri en février 1580, trois partis se disputèrent le trône: Philippe II, la duchesse de Bragance et le prieur de Crato, don Antoine. Celui-ci, proclamé roi sous le nom d'Antoine 1^{er}, fut contraint à l'exil où il mourut en 1595.

^{xxviii} G. MARAÑÓN, *Antonio Pérez...*, II, p. 637.

^{xxix} La version anglaise fut publiée en 1594 sous un pseudonyme et avec un faux lieu d'impression : Antonio PÉREZ, *Pedaços de Historia, ô Relaciones, assy llamadas por sus Auctores los Peregrinos...* (Leon : s. i., s. d.).

^{xxx} Le *Traicté paraenetique...* (fol. 97v. et 98r) rapporte les rumeurs que Philippe II avait faites circuler à propos de don Antoine, prieur de Crato : « C'est vne honte d'ouyr les abominations que les partisans de ce prétendu Catholique [Philippe II] disoyent et ne cessent encore de dire de ce pauvre Prince défunct. Les vns l'appelloyent rebelle ; les autres sans-repos et remuant ; les autres séditieux et ennemi de la Chrétienté, infidèle et hérétique [...]. Il a bien montré en son exil et adversité qu'il estoit meilleur Catholique que vostre Philippe son cousin, sans haine et plein de charité ».